

LE
VALET RECONNAISSANT.

COMÉDIE HISTORIQUE,

EN UN ACTE ET EN VERS.

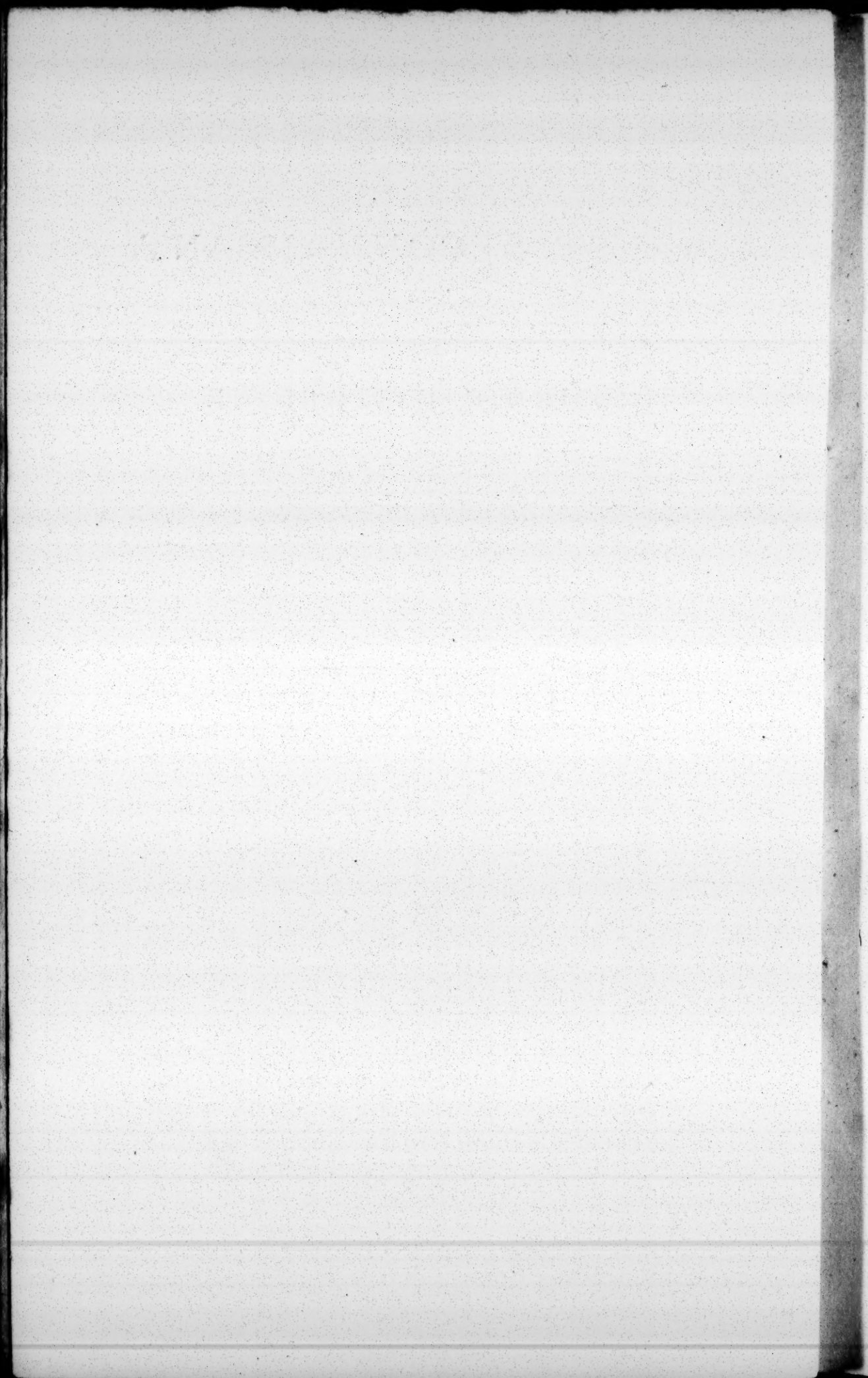
PAR M. LE CHEVALIER D***.

À Londres.

DE L'IMPRIMERIE DE BAYLIS, GREVILLE-STREET, HOLBORN.

Et se vend chez l'AUTEUR, No. 34, Piccadilly ; chez A.
DULAU & Co., No. 107, Wardour-street ; DE BOFFE,
Gerrard-street ; BOOSEY, Broad-street, près de la Bourse-
Royale ; HOOKHAM, New Bond-street.

1796.



ÉPITRE DÉDICATOIRE.

A DUNAN.



RESPECTABLE DUNAN,

LES êtres sensibles n'ont pas pu retenir leurs larmes en entendant le récit de votre procédé aussi touchant que généreux, & je vous dois le succès que cet enfant de mon loisir a eu dans la société. C'est en le conservant dans toute sa pureté que je suis parvenu à répandre beaucoup d'intérêt sur une faible production qui ne serait qu'éphémère, si elle n'était pas le tableau de vos vertus. Puisse votre exemple éclairer tous les hommes de votre classe ; & puissent-ils vous regarder toujours comme le modèle des bons serviteurs !

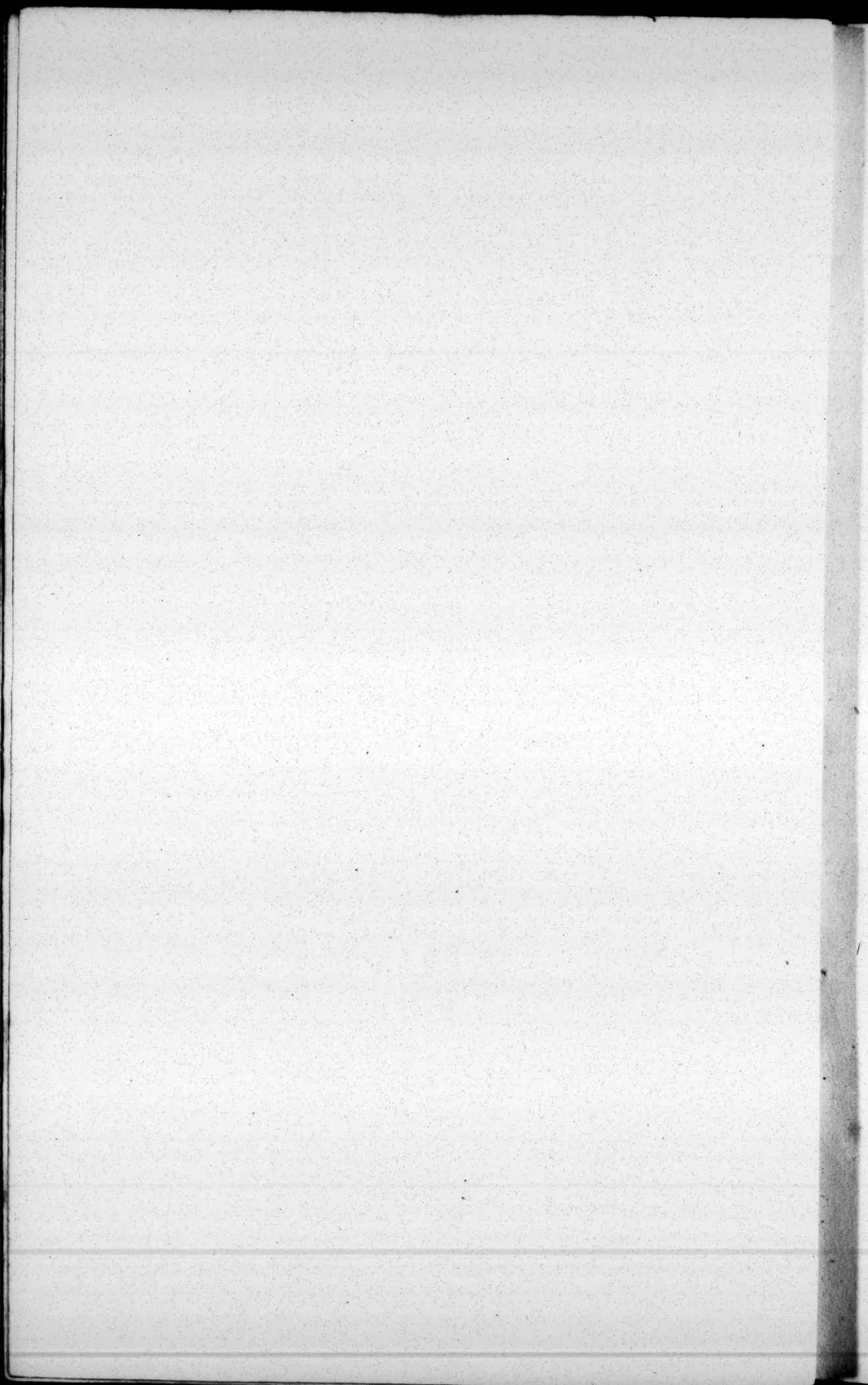
Agréez, honnête Dunan, l'hommage de mon admiration, & de la profonde estime avec laquelle

Je suis

Votre très-humble

Et très-obéissant serviteur

LE CHEVALIER D



HISTORIQUE DE LA PIECE.

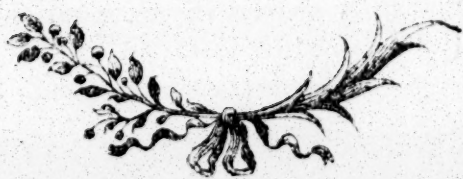


LE Chevalier de Sénan avait eu autrefois pour domestique le nommé Dunan. Après avoir servi pendant six ans le Chevalier de Sénan, Dunan s'attacha à M. Charles Franville, Anglais de distinction, qui voyageait alors en France. Il y avait quinze ans que Dunan servait son second maître, lorsque la Révolution & les malheurs de la France, amenèrent en Angleterre le Chevalier de Sénan. Le hasard fit rencontrer dans les rues de Londres le maître & le valet. La situation du Chevalier devait inspirer le

le plus grand intérêt à une ame de la trempe de celle de Dunan ; il offrit à son ancien maître la petite fortune dont une sage économie & les bontés de M. Charles Franville, lui laissaient la disposition. Le Chevalier touché jusqu'aux larmes du procédé, crut devoir refuser l'offre généreuse de Dunan. Le lendemain du jour où se passa cette scène attendrissante, Dunan en faisant son service auprès de M. Charles Franville, lui raconta, avec une touchante ingénuité, ce qui s'était passé. M. Charles Franville, en laissant tout le mérite de la bonne action à son respectable valet-de-chambre, voulut en faire tous les frais. Avec une délicatesse qui ne peut être comparée qu'à sa modestie, il vint au secours de l'infortuné Chevalier ; & son obligeance ne s'est rallentie que lorsqu'il a eu assuré son existence par un emploi militaire honorable. Des raisons, qu'il est facile d'expliquer, ont forcé de changer les noms : M. Charles Franville l'a exigé ; mais il se dérobe en vain à l'estime des honnêtes gens ; ce n'est plus le bienfait anonyme, tout le monde le connaît.

Les règles du théâtre ayant obligé d'introduire un quatrième interlocuteur, on a donné la préférence au Dr. Faleser, qui quoique étranger

ger à ce sujet, ne l'est ni à la sensibilité ni à la bienfaisance, qui sont les caractères distinctifs de cette petite pièce sentimentale. S'il n'est point lié avec M. Charles Franville, il est bien fait pour l'être ; & l'auteur s'estimerait très-heureux s'il devenait l'objet d'un rapprochement aussi agréable pour l'un & pour l'autre qu'utile à l'humanité.



PERSONNAGES.

LE CHEVALIER DE SENAN, { Gentilhomme
Français,
Emigré.

M. CHARLES FRANVILLE, { Gentilhomme
Anglais.

LE DOCTEUR FALESER, Médecin Anglais.

DUNAN, { Ancien Domestique du Chevalier de Sénan,
& au service de M. Charles Franville de-
puis quinze ans.

~~~~~

*La Scène se passe sur la Route de Londres à  
Kensington.*

LE

---

## LE VALET RECONNAISSANT.

---

### S C E N E I.

*Le Théâtre représente la route de Londres à Kensington : d'un côté est la porte du Jardin, & de l'autre une taverne.*

---

### LE CHEVALIER, DUNAN.

*(Le Chevalier arrive pensif le long des murs du jardin : Dunan, qui attend son maître à la porte en dehors, l'aperçoit & dit sans le reconnaître d'abord.)*

### D U N A N.

**M**ALHEUREUX gentilhomme ! accablé d'infortune,  
Il fuit de nos oisifs la présence importune !  
Mais sur ses traits est peint l'effort de la vertu ;  
Son visage serein est loin d'être abattu.

B

On

On croirait en voyant l'effet de sa misère  
Qu'elle a rendu son ame & plus noble & plus fière ! . . .  
J'eus un maître autrefois ! . . . Ah ! s'il respire encor,  
Puisse-t-il échapper à la rigueur du sort ! . . .  
Mais....serait-ce une erreur qui viendrait me surprendre ?  
Non : approchons ; c'est lui : je ne puis m'y méprendre.  
Monsieur . . . .

LE CHEVALIER *se retourne étonné, &  
reconnait Dunan.*

C'est vous, Dunan !

D U N A N.

Oui, Monsieur, c'est moi-même ;  
C'est Dunan qui toujours vous respecte & vous aime.  
Ô mon maître chéri ! le ciel a donc sur vous,  
Epuisé sans pitié les traits de son courroux !

LE CHEVALIER.

Il est vrai, mon ami, l'honorable indigence  
S'attache à tous les pas de ma triste existence !  
Je n'en murmure point : mon devoir, mon honneur,  
Savent rendre mon ame insensible au malheur.

D U N A N.

De tous vos sentimens je connais la noblesse ;

Mais



Mais je puis, sans blesser votre délicatesse,  
Déposer à vos pieds le fruit de mes travaux.  
Permettez que Dunan adoucisse vos maux,  
Qu'il s'acquitte envers vous de sa reconnaissance :  
Ce qu'il offre, il le doit à votre bienfaisance.

LE CHEVALIER.

Pénétré, cher Dunan, de ce généreux trait,  
Je ne rougirais point d'accepter un bienfait  
Que m'offre sans détour votre honnête obligeance ;  
Mais du Gouvernement la pieuse assistance  
Suffit à mes besoins ; sa générosité  
Rend bien léger le poids de mon adversité.

DUNAN.

Ainsi vous renoncez aux douceurs de la vie !  
Je ne condamne point cette philosophie,  
Mais j'insiste à vous voir vêtu plus décemment.

LE CHEVALIER.

Eh ! qu'importe l'habit quand le cœur est content !  
Du pain & de l'honneur ; en faut-il davantage ?  
J'ai sans cesse présents, le sublime courage  
De mon malheureux Roi montant à l'échafaud ;  
Le calme de la REINE étonnant son bourreau ;  
ELIZABETH fixant l'apprêt de son supplice,  
Comme le terme heureux de son grand sacrifice.

A ces puissants motifs de résignation,  
J'ajoute les secours de la Religion  
Pour braver des destins la rage conjurée.

D U N A N.

Par ces tableaux cruels mon ame est déchirée !  
Je ne suis qu'un valet, né dans un rang obscur ;  
Mais j'ai toujours gardé ce sentiment si pur,  
Qui peignait des Français l'aimable caractère.  
Respectant tous les Rois qui gouvernent la terre,  
Ils adoraient jadis le Prince que les cieux,  
Dans leurs sages décrets, avaient choisi pour eux.  
Ah ! combien j'ai gémi de leur conduite horrible !  
Mais lorsqu'une action généreuse & sensible  
Vient me faire oublier un instant leur fureur,  
Je me dis à moi-même en consultant mon cœur ;  
D'une funeste erreur malheureuses victimes,  
Les Français ne sont pas destinés pour les crimes.  
Ils connaissent encor l'empire des vertus :  
Leurs fautes sont de ceux qui les ont corrompus.

L E C H E V A L I E R.

Respectable Dunan, quelle leçon profonde  
Votre honnête bon sens vient de donner au monde !  
Oh ! que vous élevez votre condition !  
Sans les secours heureux de l'éducation,

Votre

Votre esprit droit & sain guidé par la nature,  
Ne s'écarte jamais de cette marche sûre,  
Que trace devant vous l'infailible raison :  
Elle est le vrai creuset de la réflexion.

D U N A N.

Vous vous trompez, Monsieur, & de votre indulgence  
Dunan n'attendait pas autant de complaisance.  
Ignorant par état, hélas ! je ne sais rien ;  
Mais je m'estime heureux d'être un homme de bien.  
Sans nulle ambition & serviteur fidèle,  
Je sers mon Dieu, mon maître avec le même zèle.  
Mon sommeil est paisible & mes jours sont sereins ;  
Je ne connus jamais l'ennui ni les chagrins.  
Pour rendre mon bonheur aussi grand qu'il peut l'être,  
Ne me refusez pas, ô mon excellent maître !  
Daignez vous rappeler qu'en des tems plus heureux,  
Je fus souvent l'objet de vos soins généreux ;  
C'est à ce titre seul que mon impatience,  
Veut de vous obliger devoir la préférence.

LE CHEVALIER.

Mon digne ami ! les pleurs qui coulent de mes yeux,  
Vous peignent de mon cœur l'élan délicieux.  
Votre ancien maître éprouve en ce moment d'ivresse,  
Qu'il est de vrais plaisirs au sein de la détresse.  
Ne vous offensez pas, Dunan, de mon refus.

D U N A N



D U N A N.

Puisque vous l'ordonnez, je n'insisterai plus.  
Mon maître va venir : il faut que je vous laisse :  
Mais avant, donnez moi, s'il vous plait, votre adresse ;  
Ou plutôt voulez-vous permettre que ce soir,  
J'aie encor le plaisir ici de vous revoir.  
Je voudrais vous parler d'une chose importante.

LE CHEVALIER.

Très-volontiers : adieu.



S C E N E II.

D U N A N.

Quelle fierté touchante !  
Mais ce premier refus ne me rebute pas ;  
Je sais qu'il faut presser les hommes délicats.  
J'espère avec le tems vaincre sa résistance.  
Non, je ne puis souffrir de me voir dans l'aisance,  
Lorsqu'un brave officier, sans l'avoir mérité,  
Se trouve ainsi réduit à la mendicité !---(*Il réfléchit.*)

SCENE

S C E N E III.

M. C. FRANVILLE, DUNAN.

M. FRANVILLE (*sans être aperçu de Dunan*).

Dunan . . . . il est plongé dans une rêverie !

Dunan . . (*plus haut*) . . il n'entend rien ; il est, je le parie,  
A présent occupé d'une bonne action.  
Je ne puis m'y méprendre à son émotion.

DUNAN (*l'apercevant tout-à-coup auprès de lui*).

Je n'ai point vu, Monsieur : ah ! pardonnez de grâce.

M. FRANVILLE.

Fort bien : mais pour rêver vous prenez mal la place.  
Cette distraction est sans doute un secret ;  
De le surprendre ici je n'ai pas le projet ;  
Cependant j'ai des droits à votre confiance,  
Et je vous saurai gré de cette confidence.

DUNAN.

Je ne balance point ; & Monsieur doit savoir  
Que je me fis toujours un plaisir, un devoir,  
De ne lui rien cacher : le trouble involontaire,

Dont

Dont mon ame est émue, est bien fait pour vous plaire  
 Sans charger mon récit d'inutiles propos,  
 Je vais vous expliquer ce mystère en deux mots.  
 Je viens de rencontrer un respectable maître,  
 Que je servais en France avant de vous connaître.  
 Je le quittai fort jeune ; alors il était loin  
 De prévoir qu'il serait un jour dans le besoin.  
 Heureux, il jouissait, au sein de l'abondance,  
 Des dons que la fortune accorde à la naissance.  
 Mais aujourd'hui, Monsieur, hélas ! quel changement  
 Vous ne pourriez le voir, sans attendrissement ;  
 Mon maître infortuné, ce brave militaire,  
 Dans son exil affreux manque du nécessaire !  
 Vous sentez que touché de sa position,  
 Et suivant de mon cœur la douce impulsion,  
 Sans même m'arrêter à la forme commune,  
 J'ai fait ingénument l'offre de ma fortune :  
 Mais un refus, couvert de sensibilité,  
 Ne me laisse d'espoir que l'importunité.

## M. FRANVILLE.

Quinze ans d'une conduite honnête, irréprochable,  
 Vous donnaient à mes yeux un titre respectable :  
 Eprouvant chaque jour votre fidélité,  
 Je fus cent fois témoin de votre humanité ;  
 Mais, je dois l'avouer, un trait aussi sublime,  
 Pour vous, mon cher Dunan, redouble mon estime  
 Le soin de l'assister ne regarde que moi.  
 Où servait-il en France ?

DUNAN



( 17 )

DUNAN.

Au Régiment du Roi.

M. FRANVILLE.

Il était . . . .

DUNAN.

Capitaine.

M. FRANVILLE.

Où reste-t-il en ville ?

DUNAN.

J'ignore absolument encor son domicile ;  
Mais il m'a bien promis ici de revenir.

M. FRANVILLE.

Dans ce jour ?

DUNAN.

Oui, Monsieur.

C M. FRANVILLE.

M. FRANVILLE.

Bien : pour mieux le servir,  
Cherchez dans ce quartier un logement commode,  
Bien propre, bien meublé, sans consulter la mode ;  
Elle ne plait qu'aux sots. Ensuite vous irez,  
Sans perdre un seul instant, chez moi : là, vous prendrez  
Ce que vous jugerez d'après la bienséance,  
Afin qu'il puisse en tout paraître avec décence.  
Allez, mon cher Dunan, il n'appartient qu'à vous,  
De remplir avec zèle un message aussi doux.  
Allez : mon œil vous suit : mon plaisir est extrême ;  
Vous me retrouverez ici, dans ce lieu même.

DUNAN.

Je vole.—(*à part*) L'honnête homme !

---

S C E N E IV.

M. FRANVILLE.

O le digne garçon !  
Son bon cœur chaque jour me donne une leçon.

Il faut que ce Français, auquel il s'intéresse,  
Soit un de ces sujets de la meilleure espèce.  
Après quinze ans d'absence, un pareil dévouement  
N'est pas le résultat d'un simple attachement ;  
Et ce ne peut pas être un mortel ordinaire,  
Qui parmi ses valets trouve un ami sincère.  
Dans un des nouveaux corps levés au Continent,  
Je le ferai placer avantageusement.  
Ce sera pour Dunan une autre jouissance,  
D'apprendre que son maître est dans l'indépendance.

---

S C E N E V.

M. FRANVILLE, LE DOCTEUR.

M. FRANVILLE.

Bon jour, mon cher Docteur.

LE DOCTEUR.

Eh ! Bon jour, mon ami !  
Mais à l'heure qu'il est, que faites-vous ici ?



Cherchez-vous à reduire en calcul politique,  
Le plan universel d'un projet pacifique ?  
L'Europe vous devrait ce service important ?

M. FRANVILLE.

Je m'éleve moins haut, & je fais en passant  
Ce que vous faites, vous, tous les jours de la vie.  
J'assiste un malheureux, qui loin de sa patrie,  
N'a pour unique appui que les honnêtes gens.  
Ce récit vous émeut : il agite vos sens ;  
Vous, qui de l'obligeance avez fait une étude,  
Le plus simple bienfait acquiert par l'habitude  
Un prix qui, dans vos mains, centuple sa valeur.  
Donnez-moi ce secret, trop aimable Docteur.

LE DOCTEUR.

Quand on sait raisonner ainsi sa bienfaisance,  
Mon ami, c'est au cœur à marquer la nuance.  
Sous les dehors polis d'un joli compliment,  
Votre simplicité demande ingénument  
Le secret de donner avec délicatesse.  
Franville, en vérité, la question me blesse :  
Vous seriez mon modèle.

M. FRANVILLE.

Et moi je n'en crois rien.  
Mais brisons là-dessus, & changeons d'entretien :  
Vous pouvez maintenant me rendre un vrai service.

LE

LE DOCTEUR.

Vous savez qu'il n'est point où peu de sacrifice,  
Que je ne sois tout prêt de faire à l'amitié.  
Serais-je assez heureux pour être de moitié  
Dans la bonne action que votre cœur médite ?

M. FRANVILLE.

Pardon ; mais j'en réserve à moi seul le mérite.  
L'égoïsme en ce cas peut bien être permis ;  
Il ne doit pas, je pense, offenser nos amis.

LE DOCTEUR.

Mais enfin à quoi donc puis-je vous être utile ?

M. FRANVILLE.

Le voici : vous irez trouver Milord Granville :  
Vous lui direz que j'ai le plus pressant desir,  
D'obliger un Français ; qu'il me fera plaisir,  
D'obtenir de Windham un bon de capitaine.  
Allez, mon cher Docteur, & pardon de la peine.

LE DOCTEUR.

Comptez bien sur mon zèle & mon activité.

SCENE

S C E N E VI.

M. FRANVILLE.

Tout me seconde ici sans contrariété.  
Bon Dunan ! si le ciel te doit cette justice,  
Il sourit à tes vœux, & sa bonté propice  
Semble s'intéresser aux heureux que tu fais !  
Les êtres vertueux trouvent dans leurs bienfaits,  
Un plaisir, un bonheur & cette jouissance,  
Que ne connut jamais la sombre indifférence ! . . . .  
Le voilà qui revient sans s'être reposé.

---

S C E N E VII.

M. FRANVILLE, DUNAN.

DUNAN (*avec précipitation*).

Vos ordres sont suivis, & j'ai tout déposé  
Dans un appartement que j'ai payé d'avance.

M. FRANVILLE.



M. FRANVILLE.

Vous êtes excédé !

DUNAN (*montrant le Chevalier qui arrive*).

Voilà ma récompense !

M. FRANVILLE.

C'est ! . . . .

DUNAN.

Hélas ! oui, Monsieur !

M. FRANVILLE.

Joignez-le promptement,  
Et menez le d'abord dans son appartement.  
Mais sur ce que j'ai fait gardez bien le silence :  
Il n'aurait pas pour moi cette condescendance  
Qu'il est forcé d'avoir pour vous, mon cher Dunan ;  
Vous pourrez lui conter . . . . votre esprit obligeant,  
Saura vous suggérer, tout ce qu'il faudra dire,  
Je m'en rapporte à vous ; filez ; je me retire  
A quatre pas d'ici.

(*Dunan*)

*(Dunan aborde le Chevalier : ils traversent ensemble la scène dans une conversation muette : l'attitude du Chevalier exprime les sentimens dont il est pénétré : M. Franville est derrière un arbre.)*

---

## S C E N E VIII.

M. FRANVILLE.

Mais cet homme est fort bien ;  
 Sa contenance est noble ; on voit dans son maintien  
 D'un homme comme il faut l'aisance gracieuse ;  
 Il paraît très-bien fait : sa figure est heureuse . . . .  
 Mais pour un cœur bien né quelle fatalité !  
 De se trouver réduit à la nécessité  
 D'accepter les secours d'une main étrangère !  
 Des révolutions tel est le caractère !  
 Dans les temples de Dieu le vice est révééré ;  
 La vertu sans appui voit le crime honoré !  
 Ah ! puisse le destin, & puisse le génie,  
 Qui depuis si longtems protègent ma patrie,  
 Eloigner à jamais cet horrible malheur !  
 La nature effrayée en frissonne d'horreur !

SCENE

## S C E N E IX.

M. FRANVILLE, LE DOCTEUR.

## LE DOCTEUR.

En dépit, mon ami, du désir qui vous presse,  
 J'ai su me ménager un rôle dans la pièce,  
 Et je ne serai pas de trop au dénouement :  
 De mon message enfin vous serez fort content.  
 J'apporte trois brevets, pour la cavalerie,  
 Pour la troupe légère, & pour l'infanterie.  
 Ils sont de capitaine, & le nom est en blanc :  
 Choisissez ; tous les trois sont signés par Windham.  
 J'arrive chez Milord : je l'y trouve en visite ;  
 Ils demandent tous deux le sujet qui m'agite.  
 Je conte : chaque mot fait naître l'intérêt ;  
 Et la main du ministre écrivait le brevet,  
 Pendant que j'employais toute mon éloquence  
 A lui peindre vos vœux & votre impatience.

M. FRANVILLE.

Bien obligé, Docteur ; un cœur reconnaissant  
 Ne fait pas de grands frais pour rendre ce qu'il sent.  
 Vous connaissez le mien.

D

SCENE



S C E N E X.

M. FRANVILLE, LE DOCTEUR,  
DUNAN.

DUNAN.

Monsieur, ce gentilhomme,  
Chevalier de Sénan, c'est ainsi qu'on le nomme,  
Désire en ce moment vous être présenté.  
Avec beaucoup d'instance il a tout accepté.

M. FRANVILLE.

J'en suis vraiment ravi ; mais, Dunan, il me semble  
Que nous étions d'abord restés d'accord ensemble,  
Qu'il devait ignorer le nom du bienfaiteur.

DUNAN.

Si vous aviez pu voir avec quelle chaleur  
Il a dans ses transports pressé ma résistance,  
Vous auriez eu pour lui la même complaisance.

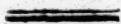
LE DOCTEUR.

Eh ! quoi vous balancez : il faut le recevoir.

M. FRANVILLE.

M. FRANVILLE.

Oui, mon cher, à présent je consens à le voir.  
Ce brevet, dont la paie assure l'existence,  
Dans tous les cas prévus lui donne l'espérance  
De pouvoir s'acquitter de tout ce qu'aujourd'hui,  
Dans son cruel état, mon cœur a fait pour lui.  
Convenez-en, Docteur, sans cette circonstance,  
Il eut toujours été gêné par ma présence.  
*(Dunan court à la taverne.)*



SCENE XI.

M. FRANVILLE, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Vous avez dans cet homme un excellent sujet.

M. FRANVILLE.

Dans sa condition c'est un être parfait.  
Mon ami, vous & moi lui devons l'avantage

D 2

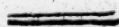
De

De faire une bonne œuvre.

*(Le Docteur est étonné.)*

Eh ! oui, c'est son ouvrage,

Mais le voilà . . . .



## SCENE XII ET DERNIERE.

M. FRANVILLE, LE DOCTEUR, LE  
CHEVALIER, DUNAN.

### LE CHEVALIER.

Monsieur, il est des procédés  
Qui doivent étouffer la ~~loi~~<sup>loi</sup> des préjugés ; *+ voix*  
Le vôtre à tous les miens vient d'imposer silence.  
J'étais accoutumé, dès ma plus tendre enfance,  
A croire qu'on ne peut, sans avilir sa main,  
Accepter un bienfait que de son Souverain ;  
Mais vous m'avez appris qu'une ame vertueuse  
Enveloppe d'égards une offre généreuse.  
Votre obligé, j'éprouve un plaisir consolant,  
De rencontrer en vous un homme de mon rang.  
Un intérêt nous lie & ma cause est la vôtre.  
La noblesse se doit des secours l'une à l'autre.  
Si les nobles partout savaient mettre à profit

L'influence



L'influence qu'ils ont, leurs moyens, leur crédit,  
 S'ils pouvaient renoncer à cet esprit d'envie,  
 Qu'à leur honte entretient la basse jalousie :  
 De leur accord naîtrait un traité glorieux,  
 Qui serait à jamais l'effroi des factieux.  
 Ces observations seraient très-déplacées,  
 Si vos bontés, Monsieur, pouvaient être effacées  
 Du souvenir d'un cœur né pour les bien sentir.

## M. FRANVILLE.

Le sort qui vous poursuit me force de chérir,  
 De vos afflictions, l'affreuse circonstance.  
 Mais de grâce attachez beaucoup moins d'importance  
 Aux soins du bon Dunan ; & sur un autre objet,  
 Je désire, Monsieur, fixer votre intérêt.  
 J'ai pensé que du Roi la bonté paternelle,  
 Devait seule assister un sujet si fidèle ;  
 Et volant au devant de vos réflexions,  
 J'ai chargé ce brevet de mes intentions.

*(Il lui présente le brevet.)*

## LE CHEVALIER.

Que ne vous dois-je pas & quel tribut d'hommage !

## M. FRANVILLE.

Arrêtez, je vous prie, & laissez ce langage.

Qui

Qui peut prévoir du tems les effets orageux !  
Hélas ! peut-être un jour vos arrières-neveux,  
Loin des commotions, dans un séjour tranquille,  
A mes neveux proscrits offriront un asile.  
Vous le voyez, Monsieur, j'ai travaillé pour eux,  
Un service entre nous n'est qu'un échange heureux.

LE CHEVALIER.

Mon ame est confondue & ma bouche est muette.  
Bon Dunan, c'est à vous d'être mon interprête.  
Par le ciel irrité, mes vœux sont repoussés ;  
Mais présentés par vous, ils seront exaucés.

D U N A N.

N'en doutez pas, Monsieur, chaque jour de ma vie,  
Je solliciterai de sa grâce infinie,  
De répandre sur lui ses bénédictions,  
Et de finir sur vous ses persécutions.

*(M. Franville & le Chevalier prennent Dunan  
par la main.)*

M. FRANVILLE.

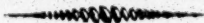
Dunan va devenir notre intermédiaire,  
Et de nos sentimens un garant bien sincère.  
Mais à présent, Monsieur, je dois vous présenter,  
Un de mes bons amis le Docteur Faleser :

Vous

Vous lui devez aussi de la reconnaissance.  
J'en dis assez : ce mot explique sa présence.

### LE CHEVALIER.

Son nom m'est bien connu : la sensibilité  
Conserve tous les traits de son humanité. \*  
Le crime, dont le souffle empoisonne la terre,  
A forcé la vertu d'habiter l'Angleterre :  
Et compter aujourd'hui les émigrés Français,  
Du peuple hospitalier c'est compter les bienfaits.



\* L'estimable Docteur Far...r, qui paraît ici sous le nom emprunté de Faleser, a donné ses soins aux Émigrés avec une générosité & un désintéressement qui font bien honneur à la sensibilité de son cœur. On peut ajouter, que la majeure partie de la Faculté de Londres & des villes voisines, a imité son exemple. Les Français qui ont vécu à Richmond n'oublieront jamais le vertueux M. D...s; ceux qui ont habité Londres doivent un hommage éternel de reconnaissance à leur respectable compatriote M. P...n, dont la conduite est au-dessus de tous les éloges.

F I N.





